Vertiges urbains Déambulations du photographe Patrick Messina



PATRICK MESSINA Wayfaring Texte d'André S. Labarthe. GwinZegal, 56 pp., 35 €.

atrick Messina évoque son premier livre, Wayfaring, comme le fruit d'un voyage imaginaire. C'est pourquoi il n'a inscrit aucune date, ni légende, afin de favoriser ce dépaysement intime qu'il ressent quand il se retrouve loin de Paris, où il est né le 5 août 1967. Un peu comme le héros de Lost in Translation, Bill Murray, réglant ses problèmes de moquette par fax, indifférent au décalage horaire. Il pensait qu'il fallait un nombre de photos conséquent, au moins quatre-vingt, et ses éditeurs, Paul Cottin et Jérôme Sother, l'ont convaincu qu'avec trente-deux tout se tiendrait. Bien joué.

Il y a de la délicatesse chez Patrick Messina, qui n'a jamais défiguré aucun de ses modèles. Il a débuté aux Inrocks, en 1991, encore étudiant à l'école Louis Lumière, il a appris la vie sans jamais maîtriser son trac. De Christine Angot («un choc littéraire») aux skippeurs du Vendée Globe, ceux qui sont passés devant son objectif ne l'ont pas regretté, y compris l'un des plus impatients, Jean-Luc Godard. «Quand je fais un portrait, j'essaie d'intervenir le moins possible. Je ne dis rien, parfois quelques gestes pour indiquer ça, ou ça. Avec Godard, la séance a duré 45 minutes dans un silence parfait. Enfin, i'ai eu de la chance, il v avait ce jour-là en fond sonore une radio qui retransmettait un match de Roland-Garros. Je me sentais rassuré, on tiendrait tranquillement jusqu'à la fin du set. Là, il s'est levé et a lancé "Stop!"» Godard n'apparaît pas dans Wayfaring, mais Charlotte Rampling, oui. Sa présence

est d'une grande noblesse, juste un éclat de sa peau nue, la fluidité de son corps solaire, et c'est tout.

Messina a longtemps été un boulimique du portrait, et puis, après un Festival de Cannes, en 1998, il a eu envie de changer d'optique. Révélation à New York face à la géométrie de la ville, «irréelle», qui l'incite à déambuler dans les paysages urbains et à découvrir l'ivresse de la hauteur. Paysage ou visage, le dispositif photographique ne change pas: sa chambre sur pied, un attirail voyant et lourd, presque quinze kilos. Et lui qui règle son cadre, puis la mise au point, et attend le temps qu'il faut, une heure ou plus: «Je ne m'ennuie pas, c'est assez ludique, je fais des paris dans ma tête. Par exemple, j'aimerais qu'une voiture rouge passe sur la route, ou bien que quelqu'un sorte de chez lui en maillot de bain et plonge dans la rivière.» Souvent, ses vœux sont exaucés, ainsi à Berne, sur le pont qui surplombe l'Aar, un type s'est inscrit exactement dans le cadre, sans gaucherie.

Regarder Wayfaring, c'est suivre Messina dans ses pensées, tourbillon, euphorie et repos. Au Botswana, le voici face à un lion en plein festin, il est à vingt mètres, bonjour le nounours grandeur nature; calme plat au Chili, qui ressemble, de loin, aux Maldives, mer et désert confondus par l'horizon. Et dans chaque pays traversé, tout s'entremêle, mais les souvenirs s'accordent à s'emboîter l'un après l'autre, impossibles à départager dans leur bonheur précieux.

BRIGITTE OLLIER



Photo



ED ALCOCK Hobbledehou Texte d'Emmanuel Carrère, Editions Terre Bleue, 104 pp., 24 €.

Un père observe son fils grandir, hypnotisé par cette enfance qui s'échappe sous ses yeux, comme du sable de la main. Parfois, il se réfugie sur la plage, ou le saisit dans les bras de sa mère, comme s'il voulait prouver qu'il n'est pas seul à déborder d'amour. Plus qu'un album familial, dont il serait la mémoire future, Ed Alcock s'essaie à comprendre ce cercle envoûtant, aussi énigmatique qu'un algorithme. Sans tomber dans la mélancolie du miroir, Alcock tourne autour de sa propre enfance, à la limite d'un rituel sacré, et offre à Hobbledehoy sa pleine sincérité. Avec un texte d'Emmanuel Carrère, d'équerre, comme toujours.



KOUDELKA

Wall Texte de Ray Dolphin (adaptation française par René Backmann), Editions Xavier Barral, 120 pp., 50 €.

En 2007, Frédéric Brenner, l'auteur de Diaspora, a imaginé un projet dénommé «This Place», avec le désir d'explorer Israël «sous l'angle du territoire et de la métaphore à travers le regard de douze photographes». Tous sont connus, citons Rosalind Solomon, Jeff Wall, Thomas Struth, Gilles Peress, Martin Kollar. Josef Koudelka est aussi l'un d'eux, et voici donc Wall, en 54 panoramiques en noir et blanc pris entre

2008 et 2009, à Jérusalem-Est, Hébron, Ramallah, Bethléem et dans les colonies

Homme d'un monde qui ne lui appartient pas, ici comme ailleurs, Koudelka montre, avec évidence, la blessure ouverte de ce

mur qui ne ressemble à rien de déjà v chenille de béton et de barbelés qui, fout à la fois, borne l'horizon, l'ondoie et le décapite. Ainsi ces oliviers au bord de la route 1, troncs sans vie devenus des spectres, un champ de larmes. Ne cherchant pas à se positionner d'un côté ou de l'autre, Koudelka donne à observer ce qu'il appelle «un crime contre le pa<mark>l</mark>sage, dans un paysage sacré pour l'humanité». L'une après l'autre, chaque photographie exprime rudesse et tristesse. A pa quelques enfants, aucun humain dans le cadre, mais à quoi sert cette front ère ostentatoire?

Parce que les photographies, mên e celles de Josef Koudelka, ont parfois besoin de mots, Wall propose un contexte a rec une chronologie de l'érection du mur, des légendes et un glossaire, des accords d'Oslo à la vallée du Jourdain, des Bédouils de Cisjordanie aux zones militaires. Il s'àgit aussi de comprendre la résonnance d'une terre encore plus proche quand approche Neël.



DOROTHÉE SMITH Löyly Texte de Dominique Baqué. Filigranes éditions, 192 pp., 35 €.

«Etre ce que nul ne veut être», écrit la poétesse Marina Tsvétaïéva (Le ciel brûle), et ces mots pourraient convenir à Dorothée Smith, traversant les apparences avec Löyly, mélange inattendu de feu et de glace. S'y croisent des jeunes gens plus ou moins songeurs, des soldats de plomb et des statues de boue, des arbres ravagés par la foudre et des étendues d'eau trop calmes. Tout est pâle, et voilé d'un éventail de couleurs diaphanes, comme autant de feintes en plein jour. En jeu: l'identité, ou plutôt, précise Dominique Baqué, le questionnement «de l'entre-deux, cet espace inassignable et indéterminé qui ouvre à tous les possibles».